



Marie Desplechin Les yeux d'or Médium

Le livre

La police du pays entier est mobilisée depuis dix jours. Un petit garçon de 10 ans a disparu. La dernière fois qu'il a été aperçu, il était en compagnie d'une quasi-inconnue, une certaine Edmée.

Son père, directeur de l'Observatoire de Paris, qui l'élève seul, l'avait confié à l'improviste, un soir de désarroi, à cette opticienne-astronome venue régler certaines lentilles délicates. Elle lui inspirait confiance. Depuis, l'enfant la revoyait de temps en temps.

Edmée est spéciale, elle est bizarre, témoignent ses ex collègues. Meticuleuse mais silencieuse. Secrète. On l'a vue subtiliser des clichés d'étoiles et de météorites. Elle a été licenciée depuis.

Qui est-elle vraiment ? Une illuminée ? Une vulgaire kidnapeuse ? Une espionne ?

Ou fait-elle partie de ces êtres qui traversent la vie des autres, comme des comètes, pour leur permettre d'accomplir une tâche, un destin, des retrouvailles ?

L'autrice

Marie Desplechin est née à Roubaix en 1959. Elle a fait des études de lettres et de journalisme.

Dans ses romans pour la jeunesse, elle explore différentes veines littéraires, le roman historique avec *Satin grenadine* et *Séraphine* dont les thèmes principaux sont le XIXe et l'émancipation des femmes ; le roman à plusieurs voix où se côtoient fantastique et réalité contemporaine avec *Verte* et *Pome* ; les récits sur l'adolescence d'aujourd'hui, dont notamment *Le journal d'Aurore* ; le fantastique et l'étrange avec *Le monde de Joseph et Elie et Sam*.

Pour les adultes, elle a publié un recueil de nouvelles, *Trop sensibles*, des romans, *Sans moi*, *Dragons*, *La Vie sauve* écrit avec Lydie Violet (prix Médicis 2005) et *Danbé* avec Aya Cissoko, entre autres.

Elle travaille régulièrement comme journaliste pour différents magazines et participe à l'écriture de scénarios de films. Elle vit à Paris.

Marie Desplechin

Les yeux d'or

Médium

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

PREMIÈRE PARTIE

ATTENDRE

Sonia

Je me souviens du premier jour. Elle sortait du bureau de Jean-Philippe quand j'y suis entrée. Nous aurions pu nous heurter dans l'encadrement étroit de la porte. Mais je me suis effacée. Nous nous sommes frôlées.

Elle n'a pas levé le regard sur moi. Il n'est pas fréquent de croiser des gens si profondément absorbés en eux-mêmes qu'ils ne remarquent pas ceux qu'ils bousculent. Une telle indifférence, c'est presque un événement.

Je me souviens aussi de ce long manteau qui lui descendait presque jusqu'aux pieds. Elle portait un manteau de magicien, le manteau de Gandalf. Je l'ai suivie des yeux. Elle a pris le couloir, elle marchait à grands pas, elle s'est engouffrée dans la cage d'escalier. Je me suis demandé ce qu'elle avait contre les ascenseurs, si elle était phobique, ou si elle n'avait juste pas remarqué que nous avions un ascenseur.

Dans son bureau, assis à sa table, Jean-Philippe rangeait son dossier de recrutement.

– C’est elle?

– C’est elle.

Jean-Philippe cherchait depuis des semaines une opticienne confirmée. Il manquait quelqu’un dans l’équipe Entretien et maintenance. Notre service fonctionne comme une petite entreprise à l’intérieur de l’Observatoire. Pour y travailler il faut de bonnes compétences dans l’optique de précision. On n’entretient pas un télescope comme on répare une paire de lunettes. Chez nous, un bon technicien doit se débrouiller aussi bien en informatique qu’en optique, avoir des connaissances en physique et en chimie et s’intéresser à la mécanique. S’il se passionne, en plus, pour les étoiles, il a le profil parfait. Edmée faisait une candidate sur mesure.

Jean-Philippe avait trouvé son CV dans le courrier, un CV presque trop beau pour être honnête. Études, expérience, tout y était.

– Alors?...

– Je la prends. Elle a le niveau, elle a les références...

Il avait l’air préoccupé.

- Qu'est-ce qui te gêne?
- Je ne la sens pas. Je n'arrive pas à accrocher son regard.
- Elle fuit?
- Elle te regarde sans te voir. C'est comme parler avec un aveugle. Le mieux serait de fermer les yeux. Sauf qu'à elle, je ne peux pas parler les yeux fermés...
- Plains-toi. Après tout, c'est ce que tu lui demandes.
- Oui, mais j'aime les rapports humains. Ça compte, dans une équipe, les rapports humains.

De ce côté-là, le recrutement d'Edmée a constitué, comme le répétait Jean-Philippe, une mémorable boulette. Quelques jours ont suffi pour confirmer ses premières impressions : elle n'avait strictement rien à faire de nous. Non qu'elle se soit jamais montrée méchante, ni même franchement désagréable. Mais tout se passait comme si elle avait dans l'oreille un filtre épais qui ne laissait passer que les informations professionnelles. Elle se montrait précise aux réunions de service, ses comptes-rendus étaient clairs et rigoureux. Mais il ne fallait pas lui en demander plus. Le reste, tout le reste, demeurait

à la porte. À force, elle décourageait la politesse. Pourtant, je n'ai jamais pu lui en tenir rigueur. Je trouvais que le silence lui allait bien. Un long silence enveloppé dans un grand manteau.

Les collègues ont eu plus de difficultés à se faire une raison. Catherine, particulièrement. Avec ses trois enfants et ses dix ans de maison, Catherine n'arrivait pas à admettre qu'on puisse ne pas répondre à ses questions. Elle la pourchassait avec une énergie imbécile.

– Edmée, disait-elle par exemple, je suis en voiture, je peux te déposer.

Edmée ne tournait même pas la tête vers elle.

– Si tu préfères, je peux te laisser à un arrêt de bus...

Toujours pas de réponse.

– À une bouche de métro...

– À une station de taxi?

Décontenancée, elle finissait par renoncer et elle lançait à la cantonade :

– Qui veut que je le ramène?

Je montais dans sa voiture, avec Jean-Philippe à l'occasion. Edmée remontait le col de sa veste et partait seule. On la voyait marcher sur le trottoir, son manteau lui battant les mollets.

– Drôle de fille, remarquait Catherine en mettant le contact. Je serais curieuse de savoir où elle habite. Tu crois que ça a un mari, une fille comme ça? J'espère en tout cas qu'elle n'a pas de gosses... On dirait qu'elle est en pierre.

Il n'aurait pas été difficile de contenter Catherine. Tout ce qu'elle voulait, c'était qu'on lui réponde. Mais Edmée ne répondait pas, si bien qu'elle a fini par la prendre en grippe. Catherine n'était pas très attentive. Si elle l'avait été ne serait-ce qu'un peu plus, elle aurait remarqué chez Edmée des fragilités qui n'avaient rien de minéral.

Je pense à sa manière de chanter dès qu'elle se croyait seule. Lorsqu'elle nous quittait, ces soirs où elle refusait qu'on la raccompagne. Ou lorsqu'elle travaillait face à ses instruments. Il suffisait de quelques mètres de distance entre nous pour qu'on l'entende fredonner. Jamais très fort. Mais toujours nettement. Elle chantait de petites comptines dont les mélodies se ressemblaient toutes. Il n'y a rien de rassurant à savoir qu'une personne adulte de votre entourage chante dès qu'on la laisse seule. Mais enfin, elle avait une très jolie voix, toujours juste, et flûtée dans les aigus.

Elle chantonnait et j'y voyais la preuve de son humanité. C'est quelque temps plus tard que j'ai découvert chez elle une étrangeté moins touchante. La maintenance en optique a ceci d'agréable que nous sommes tranquilles pour faire notre boulot. Nous intervenons en général à l'heure où les autres s'en vont. On évalue le matériel, on vérifie le télescope, on effectue les réglages. Et en cas de pépin, on fait un rapport. Nous nous partageons les bureaux. Ensuite, c'est chacun pour soi.

Nous étions donc toutes les deux dans le même couloir, chacune à une extrémité. J'allais me mettre au travail quand j'ai été prise d'une crise d'éternuements. Je démarrais une réaction allergique à l'air ventilé des locaux. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à l'étouffement : sortir. Je suis partie à la recherche d'Edmée pour la prévenir.

Je m'attendais à la trouver penchée sur une machine, avec cette attention minutieuse qu'elle mettait d'habitude à son travail. Mais elle était assise à un bureau. Elle fouillait dans des dossiers qu'elle n'aurait jamais dû ouvrir. Elle en sortait des photos de ciels qu'elle étudiait longuement avant de les remettre à leur place.

Je suis restée à l'observer un moment. Jusqu'à ce

qu'elle range le dossier avec soin et le replace là où elle l'avait trouvé.

Elle en avait fini avec ses petits trafics. Elle s'est approchée de l'appareil. Elle l'a ausculté en donnant sur la carcasse de petits coups de l'ongle. Elle a testé les capacités et effectué les réglages. J'ai toussoté pour la prévenir de ma présence. Elle a sursauté, elle s'est retournée.

– Ça fait longtemps que tu es là ?

J'ai bredouillé.

– Je te regardais travailler.

Elle m'a fixée un instant de ses yeux vides et c'était comme si je n'avais rien dit.

– J'ai besoin de ces images, a-t-elle dit. Je préférerais que tu n'en parles pas à Jean-Philippe.

– Quelles images ?

J'ai ajouté :

– Je n'ai rien vu.

Edmée n'a pas levé la tête.

– Tu voulais me demander quelque chose ?

Mais, sous l'effet de la surprise, le début de crise que je craignais quelques minutes plus tôt avait totalement disparu.

– Oui, enfin plutôt non. Rien d'important. C'est passé. Excuse-moi.

– De rien. Il n’y a pas de mal.

J’aurais pu la dénoncer. Je ne l’ai pas fait. Mais j’ai pris l’habitude de la surveiller. Elle fouillait sans vergogne, sur les bureaux, sur les étagères, et même dans les placards. Je ne sais pas ce qu’elle cherchait. Je ne suis même pas sûre qu’elle cherchait quelque chose en particulier. Elle sortait des photos qu’elle étalait devant elle et qu’elle regardait avec avidité. C’est tout.

Je n’étais jamais très loin d’elle. S’en est-elle rendu compte? Il me semble que oui. Elle ne m’a rien laissé deviner. Elle avait une façon de me regarder parfois, un long regard inexpressif, qui pouvait passer pour de l’intérêt. Ce regard, c’était une reconnaissance, un début d’attachement peut-être. En tout cas, c’est ce que j’aime penser. Une chose est sûre : elle s’est débrouillée pour ne jamais se faire prendre et je suis longtemps restée la seule à connaître sa manie.

Quand elle contrôlait les grands télescopes, sous prétexte de réglage, elle passait un temps fou à observer le ciel. S’asseoir dans le silence du soir, explorer les amas d’étoiles, se perdre en eux comme dans ses rêves : qui pourrait résister?

Personne. Profitant de la tranquillité des lieux, nous avons tous plongé. Puis, au bout de quelques semaines, nous nous sommes tous lassés. Tous sauf Edmée. Elle y passait un temps de plus en plus conséquent.

Elle était la seule à rester si tard dans les bureaux déserts. Elle et le directeur de l'Observatoire, qui restait des nuits dans son bureau, en sortait rarement, et nous saluait du bout des lèvres quand il lui arrivait de nous croiser.

Averti des heures qu'Edmée passait sur son lieu de travail, Jean-Philippe déclara qu'elle était dingue.

– Il y a quelque chose qui ne va pas, grogna-t-il.

Moi, je me taisais. À qui aurait-elle pu créer des ennuis en passant des heures les yeux dans le ciel? Lorsqu'elle revenait sur terre, lorsqu'elle cherchait des photos sur les bureaux et dans les placards, elle ne voulait rien d'autre que retrouver sur le papier la trace de ce qu'elle avait vu là-haut. Quel mal y avait-il à cela?

Edmée

Tout est parti de l'attente. Je l'ai sentie naître en moi, comme un filament sur un bulbe. Elle a grandi, petite et blanche, puis au fil des jours de plus en plus épaisse. Elle s'est enracinée. J'ai pensé alors qu'il était temps que je me mette au travail. J'ai cherché. J'ai trouvé dans l'optique.

Jean-Philippe n'a été que trop content de m'embaucher.

– J'ai une vision pour le service, a-t-il déclaré le jour où il a signé mon contrat.

Moi aussi, j'avais des visions, et elles ne correspondaient sans doute pas aux siennes. Je me suis gardée de le lui dire.

Je suis entrée sans mal dans ma blouse d'opticienne. J'ai trouvé de l'intérêt aux tâches qui m'étaient données. J'aime les machines, surtout celles qui aident à voir. Mais l'attente ne s'est pas calmée pour autant. Je la sentais grandir et s'étendre.

Je n'avais pas la moindre idée de ce que j'attendais. Mais j'étais certaine que cela devait arriver, et qu'il fallait que je me tienne prête.

J'ai patienté des semaines. Pour tromper l'attente, j'ai commencé à collectionner les photos. Je m'y suis mise un peu par hasard. Elles étaient belles, ces chevauchées d'étoiles, ces mantilles de galaxies. J'avais envie de les emporter avec moi.

Je n'ai jamais volé. J'ai emprunté. J'ai toujours remis la photo à sa place, après l'avoir dupliquée. Personne ne remarquait leur absence. On pensait sans doute, ici ou là, qu'on avait égaré un dossier, qu'on avait mal rangé son bureau. Mais on se rassurait, en retrouvant le lendemain ce qu'on croyait avoir perdu la veille. Je n'ai pas été soupçonnée. Ou presque. Il s'est trouvé une personne pour remarquer mon manège. Une collègue. Sonia.

La première fois, je ne l'ai pas entendue arriver. Elle est restée, silencieuse, derrière moi. Mais j'ai su immédiatement, à sa voix, à son regard, qu'elle m'avait observée longtemps. Sans que j'en sache la raison, elle a décidé qu'elle tairait ce qu'elle avait vu. Elle en a fait un secret entre nous.

Elle est revenue, souvent, m'observer dans mon dos. Elle m'a vu fouiller des placards, ouvrir des dossiers. Elle m'a laissé faire, sans jamais poser de question, sans faire de réflexion. Comme si elle avait compris que ce que je cherchais ne la regardait pas.

J'ai fini par considérer sa présence muette comme une compagnie. J'éprouvais une sorte de bien-être quand je sentais qu'elle était là.

Parmi toutes ces images, j'ai choisi les plus intéressantes. Je les ai affichées chez moi, collées bord à bord. Assise à ma table, allongée sur le lit, je les regardais. Leur contemplation m'apaisait. J'ai rangé les autres dans des cartons que j'ai étiquetés. Il m'arrivait de les sortir et de les examiner. J'essayais de nouvelles conjonctions, j'espérais une révélation. Jusqu'à ce que je tombe sur ces photos. Mes photos.

J'étais seule dans l'Observatoire envahi par la nuit. Elles traînaient sur un bureau, dans le désordre, comme si on avait remis au lendemain de les ranger. Il s'agissait d'un même cliché, reproduit plusieurs fois avec des luminosités diverses. Au centre de l'image, une grosse étoile aux contours troublés. Une poche effervescente, entourée d'un halo rougeâtre, gonflée de matière pulvérisée et de gaz

incandescents. Rien que de banal vu de la terre, l'un de ces objets clignotants, cloués au plafond du ciel. Et pourtant.

Au premier regard, je l'ai reconnue. Cette rondeur, cette placidité, cette constance. Cette étoile, c'était moi. Je me suis assise et j'ai pris la photo en main. Je ne sais pas combien de temps je suis restée à la regarder. Le temps s'était effacé.

J'imagine que tout le monde ne se reconnaît pas dans une étoile, dans un arbre, dans un fleuve. Certains ne se retrouvent même pas dans les vivants qui les entourent. L'espace qu'ils habitent doit être très étroit. Je le regrette pour eux

J'ai retourné la photo. Au dos, un nom était inscrit au marqueur : 1970 ES 23. J'allais me lever et me mettre au travail quand deux événements m'en ont empêchée.

Une voix a retenti dans mon dos.

– Mademoiselle Leclerc ?

J'ai levé les yeux. Derrière moi, le directeur de l'Observatoire me regardait interloqué.

– Mademoiselle Leclerc ? a-t-il insisté, comme s'il refusait de croire ses yeux.

J'étais vraisemblablement assise à la place de cette

personne, et penchée comme elle devait l'être, sur son bureau.

– Mademoiselle Leclerc ?

Que Mlle Leclerc ait si brusquement, et si totalement, changé de figure, il n'arrivait pas à le croire.

– Non, ai-je répondu, Mlle Leclerc a dû quitter l'Observatoire.

Il m'a dévisagée, comme s'il espérait découvrir une preuve de ce que j'avançais. Une fois convaincu, il a pris l'air exaspéré.

– Dans ce cas, qui êtes-vous ?

– Je fais partie de l'équipe de maintenance. Je suis chargée de l'entretien des télescopes.

– Bien sûr, a-t-il grommelé, bien sûr.

Puis il a ajouté :

– Où est Mlle Leclerc ?

– Je l'ignore. Elle est sûrement rentrée chez elle, à cette heure-ci.

– Bien sûr, a-t-il répété.

Puis soudainement :

– Quelle heure est-il ?

J'ai jeté un coup d'œil à ma montre.

– Neuf heures.

– Très bien, neuf heures, a-t-il marmonné en me tournant le dos. Évidemment, dans ce cas...

Il a quitté la salle en pressant le pas. Je l'entendais marmonner :

– Neuf heures, mon Dieu, neuf heures...

J'ai repris la photo que j'avais abandonnée sur la table. C'est alors que s'est produit le deuxième événement : 1970 ES 23 n'était plus seule dans son berceau céleste. On distinguait nettement, dans son halo, sur le flanc droit, la trace d'un passage. Un fin sillage qui se perdait dans le contour de l'étoile. Il fallait un peu d'attention pour percevoir le responsable de la traînée. C'était une perle, minuscule, extraordinairement blanche. À tout hasard, j'ai retourné la photo. Aucun autre nom n'était venu s'inscrire.

Sur le fond obscur, le météore dessinait un panache étincelant. J'ai passé le bout de l'index sur le trait, lentement. Il irradiait. Puis j'ai regardé l'extrémité de mon doigt. Elle était couverte de poudre dorée. Je me suis souvenu d'autres fois où mes doigts avaient sué de l'or. Sur la photo, la trace était toujours là, elle n'avait rien de perdu de son éclat.

Mes doigts ne suent jamais l'or par hasard. Je me suis levée, j'ai quitté le bureau. Je suis rentrée chez

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

LES FILLES DU SIÈCLE

Capucine

Satin grenadine

Séraphine

J'envie ceux qui sont dans ton cœur

Les yeux d'or

Juke-box (collectif)

Sothik

Le journal d'Aurore (l'intégrale)

Jamais contente, tome 1

Toujours fâchée, tome 2

Rien ne va plus, tome 3

© 2008, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : janvier 2008

ISBN 978-2-211-30258-6